

mph.
Mod.
R.

S. R.

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

CINQ MOIS DE GUERRE

(AOÛT-DÉCEMBRE 1914)

3 1761 09428546 7

JOF	FRE
FRE	NCH

Fata viam inveniunt.

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS

7, RUE DES BEAUX-ARTS

NANCY

18, RUE DES GLACIS

BORDEAUX

11, PLACE PEY-BERLAND

Prix : 30 centimes.

PAGES D'HISTOIRE — 1914

PLAN GÉNÉRAL

- 1^{re} Série. — L'Explosion vue de la frontière de l'Est (23 juillet — 5 août). 5 volumes parus : a) Le Guet-Apens ; b) La Tension diplomatique ; c) En mobilisation ; d) La Journée du 4 août ; e) En guerre.
- 2^e Série. — Les Pourparlers diplomatiques.
 - a) Livre bleu anglais ;
 - b) Livre gris belge ;
 - c) Livre orange russe ;
 - d) Livre bleu serbe ;
 - e) Livre blanc allemand
 - f) Livre jaune français ;
 - g) Les déclarations de guerre et les séances des Parlements allemand, anglais, belge et russe.
- 3^e Série. — Les Communiqués officiels. *Saite chronologique des dépêches du Gouvernement français*. 5 vol. parus (du 5 août au 30 novembre).
- 4^e Série. — Atlas-Index de tous les théâtres de la guerre.
 - a) Campagnes de France et de Belgique (34 cartes en 4 couleurs, index alphabétique) ;
 - b) Campagne des Vosges, d'Alsace, de Lorraine, de l'Allemagne de l'Ouest ;
 - c) Cartes des principaux champs de bataille ;
 - d) Front Est : Prusse Orientale, Galicie, Pologne, Hongrie ;
 - e) Front Sud : Serbie, Bosnie-Herzégovine, etc. ;
 - f) Cartes d'ensemble d'Europe. Colonies allemandes.
- 5^e Série. — Les Mises à l'Ordre du Jour. *Citations, Promotions, Légion d'honneur, Médaille militaire*. 5 vol. parus (du 8 août au 1^{er} novembre).
- 6^e Série. — Pangermanisme.
 - a) Traduction d'ouvrages pangermaniste ;
 - b) La Doctrine de guerre ;
 - c) Les Faussaires ;
 - d) Les Huns (illustré) ;
 - e) Les Vandales (illustré) ;
 - f) Manifestes des 93 et des Universités allemandes.
- 7^e Série. — L'Indignation du monde civilisé.
 - a) Devant l'Institut de France ;
 - b) Devant l'Académie des Inscriptions et Belles-Lettres ;
 - c) Devant l'Académie Française ;
 - d) La protestation des grands hommes de l'étranger ;
 - e) Ordres du jour des sociétés savantes et artistiques.
- 8^e Série. — La Guerre et la Presse mondiale.
 - a) Extraits du *Bulletin des Armées de la République* ;
 - b) Articles choisis dans les grands quotidiens de Paris ;
 - c) Presse de province ;
 - d) Presse des pays alliés ;
 - e) Presse des pays neutres ;
 - f) Presse des pays ennemis ;
 - g) Les meilleures Caricatures et les meilleures Chansons.
- 9^e Série. — Pendant la guerre.
 - a) La Vie à Paris ; — b) La Vie en Province ; — c) La Vie à l'Étranger, etc.
- 10^e Série. — Les Opérations militaires.

Les Français en Alsace. — Les Français en Belgique. — La Retraite stratégique. — Le Grand-Couronné de Nancy. — La Bataille de la Marne. — La Campagne des Vosges. — Bataille de l'Aisne. — Combats dans l'Argonne et dans la Woëvre. — Bataille du Nord, etc., etc.

CINQ MOIS DE GUERRE

(Août-Décembre 1914)

S. R.

MEMBRE DE PLUSIEURS SOCIÉTÉS SAVANTES

CINQ MOIS DE GUERRE

(AOÛT-DÉCEMBRE 1914)

JOF	FRE
FRE	NCH

Fata viam inveniunt.

137369
29/12/15

LIBRAIRIE MILITAIRE BERGER-LEVRAULT

PARIS

NANCY

BORDEAUX

7, RUE DES BEAUX-ARTS

18, RUE DES GLACIS

11, PLACE PEY-BERLAND

CINQ MOIS DE GUERRE

CHAPITRE PREMIER

Origines immédiates du conflit.

Le 28 juin 1914, l'archiduc François-Ferdinand, prince héritier d'Autriche-Hongrie, et son épouse, la duchesse de Hohenberg, furent assassinés par des conspirateurs bosniaques à Serajévo, capitale de la Bosnie (1). L'annexion de cette province par l'Autriche-Hongrie, en 1908, accompagnée de menaces de guerre, avait profondément blessé le parti national serbe, qui rêvait la reconstitution de la vieille Serbie et

(1) Le gouvernement serbe a fait savoir que les deux assassins étaient sujets autrichiens. L'un d'eux, venu en Serbie, ayant un jour éveillé les soupçons du gouvernement serbe, le gouvernement autrichien, interrogé à son sujet, répondit qu'il était sous sa protection et qu'on le considérait comme inoffensif (*Blue Book*, p. 20, n. 30). Lors du jugement rendu à Sérájévo, le 28 octobre 1914, *les deux assassins ne furent pas condamnés à mort*, alors que six de leurs complices doivent être pendus. — Il faut convenir que l'attentat de Sérájévo (dont le but n'était sans doute pas de *tuer* le couple impérial) vint servir fort à propos les desseins belliqueux de l'Autriche. Dès le 9 août 1913, celle-ci avait fait connaître à l'Italie son intention d'agir militairement contre la Serbie et, prévoyant une guerre européenne comme conséquence, avait réclamé le concours de l'Italie. Le ministre Giolitti répondit que l'action projetée de l'Autriche serait agressive et ne ferait pas jouer le *casus foederis* (Chambre italienne, séance du 5 décembre 1914).

voyait ses efforts frustrés par l'ambition de la monarchie dualiste, représentant la langue, la politique et les intérêts germaniques en opposition avec ceux des Slaves du Sud.

L'attentat de Sérajevo souleva une réprobation universelle. On apprit sans surprise que l'Autriche-Hongrie préparait, à l'adresse de la Serbie, une note demandant le châtimement des coupables et des garanties contre une agitation jugée dangereuse pour la paix.

Les chancelleries ignoraient que le cabinet de Vienne, poussé par celui de Berlin, comptait profiter de l'occasion non seulement pour humilier la Serbie, pour lui ravir son indépendance politique, mais pour infliger un échec injurieux à la Russie, protectrice naturelle des Slaves balkaniques. Pourtant, les indices d'une crise sérieuse se multipliaient. Dès le 4 juillet, le *Fremdenblatt* de Hambourg annonçait que l'Autriche était résolue à attaquer la Serbie ; si la Russie intervenait, l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Pétersbourg ne manquerait pas de notifier au tsar que l'Allemagne considérerait cette affaire comme un *casus fœderis* ; l'Allemagne, liée par traité avec l'Autriche-Hongrie, déclarerait la guerre à la Russie (1). Mais on ne sut pas que ce langage menaçant était inspiré de haut.

Tandis qu'il endormait la vigilance des diplomates en leur affirmant que la note en préparation serait mo-

(1) *New York Nation*, 30 juillet 1914, p. 321.

dérée, le gouvernement austro-hongrois les étonna tout à coup et effraya l'Europe par la remise d'un véritable ultimatum à la Serbie : un délai de quarante-huit heures seulement était accordé pour la réponse (23 juillet au soir).

Ce document insinuait que le mouvement dirigé contre l'Autriche-Hongrie avait été favorisé par le gouvernement serbe ; l'assassinat de l'archiduc lui-même aurait été préparé à Belgrade, avec la connivence de fonctionnaires royaux. Il réclamait des satisfactions dont l'une au moins portait une atteinte indéniable aux droits d'un État souverain : des policiers autrichiens devaient prendre part, en Serbie même, à l'enquête instituée sur le complot. « Cette note, écrivait le 27 juillet l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin, a été rédigée de façon à rendre la guerre inévitable. » Le 30 juillet, le même ambassadeur ajoutait que l'ambassadeur d'Allemagne à Vienne en approuvait complètement la teneur ; on lui affirmait même qu'elle avait été télégraphiée à Guillaume II, alors en croisière dans la mer du Nord (1).

Les puissances de la Triple-Entente, Angleterre, France et Russie, firent aussitôt de loyaux efforts pour obtenir que Belgrade acceptât en substance la note de Vienne, quoi qu'il en dût coûter à l'amour-

(1) Malgré les dénégations de l'Allemagne, il est sûr qu'elle connaissait le texte de l'ultimatum autrichien, sans quoi elle n'aurait pas déclaré, le jour même où ce document fut remis, que les demandes formulées étaient légitimes (*Livre blanc allemand*, annexe 1 B).

propre des Serbes. Le gouvernement serbe se montra docile à des conseils qu'inspirait l'intérêt supérieur de la paix et fit connaître son acceptation, à la réserve de certaines exigences mal définies concernant l'intervention de fonctionnaires autrichiens dans les enquêtes ; il proposait d'en soumettre les modalités à la Cour arbitrale de La Haye ou aux grandes puissances cosignataires de la déclaration serbe de mars 1909, relative à l'Herzégovine et à la Bosnie.

Le ministre d'Autriche à Belgrade déclara, après dix minutes d'examen, que la réponse serbe n'était pas satisfaisante et demanda ses passeports (25 juillet). L'Autriche-Hongrie avait mobilisé sans retard et, le 28 juillet, déclara la guerre à la Serbie.

En présence de cette brusque attaque, la Russie donna ordre de mobiliser les troupes de quatre circonscriptions militaires du Sud, mais prit soin d'aviser l'Allemagne qu'elle ne nourrissait aucune pensée d'agression contre cette Puissance (29 juillet).

Le danger d'une conflagration européenne n'en devenait pas moins évident, car si la Russie soutenait la Serbie contre l'Autriche-Hongrie, l'Allemagne, liée par le traité de la Triplice, devait venir au secours de l'Autriche, et la France, liée avec la Russie, devait intervenir si son alliée était attaquée.

Les diplomates anglais, français, russes et italiens n'eurent dès lors qu'un but : obtenir de l'Allemagne qu'elle arrêât l'Autriche et — la Russie suspendant sa mobilisation — faire trancher par les grandes

Puissances, en donnant toutes satisfactions à l'Autriche, le différend entre cet Empire et la Serbie.

C'est la Grande-Bretagne surtout qui, dans ces conjonctures périlleuses, s'employa, avec un zèle infatigable, à la recherche d'un terrain d'entente. Mais elle s'aperçut bientôt, comme la France et la Russie, que l'Allemagne ne songeait pas à arrêter ou à modérer son alliée, parce qu'elle était la complice et peut-être l'instigatrice de sa politique (1). L'ambassadeur d'Allemagne à Paris s'était empressé de faire au quai d'Orsay une démarche comminatoire (24 juillet), qui fut réitérée le lendemain à Londres et à Saint-Pétersbourg : le conflit devait rester localisé entre l'Autriche et la Serbie, sans quoi les conséquences pourraient en être « incalculables ».

C'était exiger que la Russie abandonnât la Serbie, exposée à une guerre de représailles ou de conquête ; c'était vouloir qu'elle s'humiliât, et toutes les nations slaves avec elle. L'Allemagne savait bien qu'elle n'y consentirait pas ; aussi avait-elle commencé à mobiliser secrètement dès le 10 juillet.

Toutefois, grâce aux efforts de la diplomatie britannique, un accord fut sur le point d'intervenir au

(1) Le *Livre blanc allemand* parle bien de l'« activité médiatrice » de l'Allemagne ; il en est question aussi dans un télégramme de Guillaume II à Nicolas II (28 juillet, annexe 20). Mais aucun document prouvant cette médiation n'a été publié dans le *Livre blanc*, malgré le caractère apologétique de ce recueil. Pareil silence est plus significatif qu'un aveu. — Voir l'exposé convaincant de James M. Beck, dans le *New York Times*, 25 octobre.

dernier moment. L'Angleterre, par une concession extrême, admettait que l'Autriche occupât Belgrade et sa banlieue, comme gage du règlement de ses réclamations (30 juillet) ; l'Autriche consentait à suspendre ses armements en même temps que la Russie. Alors, comme pour rendre tout accommodement impossible, l'Allemagne proclama le *danger de guerre* et somma la Russie de contremander ses préparatifs militaires (31 juillet) ; le lendemain, elle déclarait la guerre à la Russie et, comme la France, désormais éclairée sur les intentions de sa voisine, ordonnait à son tour la mobilisation générale (1^{er} août), elle déclara la guerre à la France (3 août), après avoir, dès le 2 août, envahi sur trois points le territoire français.

La déclaration de guerre à la France invoquait des prétextes qui étaient autant de mensonges : des aviateurs français auraient survolé la Belgique ; des bombes auraient été lancées par des avions français près de Wesel, de Carlsruhe et de Nuremberg (1) ! Sans doute, l'Allemagne eut recours à ces « inventions misérables » afin d'attribuer à la France le rôle d'agresseur et de s'assurer ainsi le concours de l'Italie. Mais l'Italie, qui n'avait même pas été informée des intentions de l'Autriche à l'égard de la Serbie, reconnut tout de suite d'où partaient les coups et fit savoir tant à l'Allemagne qu'à la France qu'elle res-

(1) Sur la genèse et la fortune de ces mensonges saugrenus, voir *le Temps* du 30 décembre 1914.

terait neutre (2 et 3 août). La Triplice avait vécu.

L'Angleterre, très attachée à la paix, ne se décida que graduellement à une action militaire. Le 29 juillet, pour s'assurer la neutralité britannique, l'Allemagne offrit de s'engager à ne conquérir aucune partie du territoire européen de la France, sans promettre toutefois de respecter son domaine colonial. C'était, en cas de victoire, l'Allemagne installée sur toute la rive sud de la Méditerranée, peut-être aussi à Madagascar et aux portes de l'Inde; c'était la fin de l'Empire britannique et de sa domination sur les mers. « Quelle aurait été notre situation, disait M. Asquith, le 8 août, aux Communes, *si nous avions accédé à cette proposition infâme?* » Le 3 août, sir Edward Grey, secrétaire d'Etat aux Affaires étrangères, notifia au Parlement que l'escadre anglaise prenait sous sa protection les côtes françaises du nord et la marine française; si l'escadre allemande les attaquait, si elle franchissait le Pas de Calais ou remontait la mer du Nord pour doubler les Iles britanniques en vue d'une attaque contre la France, la Grande-Bretagne se considérerait comme en état de guerre avec l'Allemagne. Cette importante déclaration fut portée, le 4 août, à la connaissance du Parlement français.

Mais l'attitude de la Grande-Bretagne se précisa bientôt, dans le sens d'une coopération étroite avec la France et la Russie, en raison des premières mesures militaires de l'Allemagne, exécutées au mépris des traités. Des troupes allemandes, le

2 août, occupèrent le Luxembourg, dont la neutralité était sous la sauvegarde du traité de Londres, signé et même inspiré par la Prusse le 11 mai 1867. Le 31 juillet, l'Angleterre avait demandé à la France et à l'Allemagne si elles entendaient respecter la neutralité, si importante à ses yeux, de la Belgique. La France s'y engagea, à moins que la Belgique ne fût envahie par une autre puissance; l'Allemagne, qui avait vainement offert son amitié au roi Albert de Belgique, s'il voulait autoriser le passage des troupes allemandes vers la France (2 août), commença par ne point répondre à l'Angleterre, puis déclara qu'elle avait déjà envahi la Belgique au nord-est et ne pouvait, pour des raisons stratégiques, arrêter la marche de ses armées. « C'est là pour l'Allemagne, dit M. de Jagow, une question de vie ou de mort. La rapidité est notre grand atout; celui de la Russie est d'être un réservoir inépuisable de soldats. « Il fallait donc prendre le chemin le plus court et s'attaquer à la frontière la moins protégée pour porter dans le plus bref délai un coup mortel à la France.

Là-dessus, l'ambassadeur d'Angleterre, après avoir donné délai jusqu'à minuit, réclama ses passeports (4 août). Au cours de sa dernière conversation avec le chancelier allemand, M. de Bethmann-Hollweg, sir E. Goschen s'étonna qu'on pût faire fi du traité garantissant la neutralité de la Belgique, auquel la Prusse, à deux reprises (1839-1870), avait apposé sa signature. C'est alors que M. de Bethmann laissa échapper ces paroles mémorables : « La Grande-

Bretagne va donc faire la guerre à une nation amie pour un simple chiffon de papier! »

Quelques jours après, la guerre se trouva engagée entre l'Allemagne et l'Autriche-Hongrie, d'une part, la France, la Russie, l'Angleterre, la Belgique, la Serbie, le Monténégro, de l'autre; le Japon se joignit à ces puissances le 15 août. L'Allemagne, prête la première, se hâta de porter les premiers coups sur sa frontière du nord-ouest, dans la pensée qu'elle pourrait anéantir la Belgique et la France avant de se retourner contre la Russie. Il s'en fallut de peu, comme on va le voir, que cette offensive ne fût couronnée de succès. Pour affirmer leur volonté d'aller jusqu'au bout, en dépit des revers qu'elles pourraient subir encore, l'Angleterre, la France et la Russie firent savoir que, le 4 septembre, elles avaient signé l'engagement de ne pas conclure de paix séparée.

* * *

Bien que les écrivains militaires allemands eussent souvent préconisé le plan d'attaque de la France par la Belgique et que leurs publications ne fussent pas restées inaperçues chez nous, on croyait généralement que la neutralité de la Belgique serait respectée comme en 1870, par crainte d'une intervention anglaise. Aussi la frontière française était-elle mal protégée sur le front belge, tandis qu'elle l'était très fortement sur le front allemand. C'est de ce côté qu'avaient été massées d'abord nos armées de campagne; il en

résulta pour nous la nécessité d'opérer un changement de front considérable, sous la pression d'une avancée allemande très énergique, qui se produisit avec le plus d'intensité vers l'ouest, là où la résistance avait été le moins préparée. Heureusement pour les Alliés, la défense héroïque de Liège par les Belges fit perdre aux Allemands un temps précieux ; si la première partie de la campagne se termina par une retraite, non par une défaite, c'est à l'armée belge, surtout, qu'il faut faire honneur de ce résultat.

On a jugé inutiles et inopportunes les opérations offensives des Français en Alsace et en Lorraine, qui se succédèrent pendant les premières semaines du mois d'août ; mais, sans insister sur la portée morale de ces succès, d'ailleurs éphémères, il faut observer qu'ils eurent pour effet d'attirer et de retenir loin de la Belgique des forces allemandes qui, jointes à celles qui traversèrent ce pays, auraient singulièrement aggravé la pression subie par les Alliés. Pour la même raison, on ne peut blâmer, même au point de vue stratégique, l'invasion de la Prusse Orientale par une armée russe insuffisamment préparée et trop peu nombreuse ; cette menace, un instant très redoutable, obligea les Allemands à faire front vers l'est de l'Empire et affaiblit d'autant leur offensive vers l'ouest.

CHAPITRE II

Les opérations du mois d'août

Après avoir occupé sans résistance le Luxembourg (2 août) (1), les Allemands pénétrèrent le 4 en Belgique, prirent et saccagèrent Visé et commencèrent l'attaque de Liège (5 août). Cette attaque, menée avec autant d'audace que d'imprudence, fut héroïquement soutenue par les forts de Liège et une petite armée belge; lorsque les Allemands, au prix de pertes énormes, entrèrent dans la ville (8 août), les forts tenaient encore; ils tinrent jusqu'au 15 août, sous les rafales écrasantes des gros obus. Le général Leman, défenseur de Liège, fut trouvé sans connaissance parmi les décombres d'un fort effondré, et conduit en captivité à Magdebourg.

Harcelés par l'armée belge, souvent repoussés, malgré leur supériorité numérique, les Allemands occupèrent Tongres et Saint-Trond le 11, soutinrent des combats violents à Diest et à Tirlemont (12 août), et, après l'entrée des Français en Belgique, subirent un échec notable à Dinant (15 août). Mais, à ce moment, l'armée belge se vit contrainte de ployer sous le nombre. Le 17, le gouvernement se retira de Bruxelles sur Anvers; le 19, les troupes belges, défaites à Aerschot, cherchèrent un abri dans le grand camp retranché de l'Escaut. Louvain, Bruxel-

(1) A cette date, l'Allemagne avait mobilisé, sur sa frontière de l'ouest, 21 corps actifs et 13 de réserve.

les (20 août) et un peu plus tard Namur, évacué à temps par sa garnison (23 août), tombèrent aux mains des envahisseurs. La chute rapide de Namur s'explique, dit-on, par une raison stratégique : la garnison n'eût pas manqué d'être faite prisonnière si la résistance s'était prolongée. On avait pourtant compté que Namur, place aussi forte que Liège, résisterait pendant plusieurs mois !

Il parut dès lors que les fortifications, même les plus récentes, ne pouvaient pas tenir contre la grosse artillerie allemande, notamment contre les énormes obusiers. Dans la lutte ouverte depuis un demi-siècle entre le canon et la cuirasse, c'est le canon qui maintenant l'emportait.

A Louvain, sous prétexte que des coups de feu auraient été tirés par la population civile, les Allemands pillèrent et brûlèrent une partie de la ville ; l'Université, avec sa célèbre bibliothèque, fut réduite en cendres (26 août). Aerschot, Tirlemont, Malines, Termonde et d'autres villes belges furent traitées de même, au mépris du droit des gens. L'univers entier s'émut et protesta contre ces crimes de barbares ; le sac de Louvain fit plus de mal à l'Allemagne qu'une bataille perdue.

Les armées française et anglaise n'avaient pu venir à temps au secours de Liège et de Bruxelles, bien que nos colonnes eussent pénétré en Belgique dès le 14 août. Le 22, les Alliés tentèrent une vigoureuse offensive, sur un front s'étendant de Condé à Longwy. La bataille, qui dura trois jours, fut surtout

violente entre Charleroi et Namur ; malheureusement cette place, à laquelle s'appuyait la droite de notre armée de la Sambre, céda, comme on l'a vu, le 23, ce qui nous força de reculer. A Charleroi, nos troupes, n'ayant pas encore appris à se protéger contre le tir des mitrailleuses, se portèrent en avant avec trop d'ardeur et subirent inutilement de très grosses pertes. A l'est, vers Neufchâteau (Belgique) et Longwy, assiégé depuis le 6 août, nos premiers succès furent annulés par des revers ; l'armée venue au secours de Longwy dut se replier entre l'Argonne et Verdun. Mais notre point le plus faible était à gauche, près de Mons, où l'armée anglaise, très inférieure à l'ennemi, ne put que se retirer en bon ordre, couverte par de magnifiques charges de cavalerie. On annonçait qu'un « groupement avait été constitué à l'extrême-gauche, dans le Nord, pour parer à tout événement » ; ce groupement était beaucoup trop faible et ne tint pas. Lille ne fut même pas disputée.

Réduits à la défensive, menacés un instant d'être enveloppés, les Alliés se retirèrent vers de nouvelles positions voisines de la frontière, où le mouvement rapide et débordant de l'aile droite allemande ne leur permit pas de se maintenir.

En Lorraine, l'offensive française avait d'abord réussi ; d'heureux combats furent livrés à Blamont et à Cirey ; le mont Donon fut occupé (14 août) et la Lorraine annexée fut envahie jusqu'à Morhange et Sarrebourg (19 août). Deux armées françaises opé-

raient à l'est de Metz, refoulant la « couverture » ennemie. Mais, à ce moment, l'arrivée de gros renforts allemands, jointe à l'existence non soupçonnée de formidables travaux de défense, changea brusquement la poussée française en retraite (21 août). Nos troupes furent ramenées entre le Donon et Nancy, sur la Seille et le canal de la Marne au Rhin ; le Donon fut évacué le 22, Lunéville occupée par les Allemands le 23 ; plus à l'ouest, Mézières fut prise le 24 et Longwy, vigoureusement défendu, tomba trois jours après.

Ces revers eurent une répercussion à Paris, qui conserva d'ailleurs tout son sang-froid : le Ministère fut remanié, M. Millerand remplaçant M. Messimy à la Guerre ; le général Gallieni fut nommé commandant de l'armée de Paris à la place du général Michel. Le camp retranché de Paris fut mis en état de défense ; il en était temps.

Les choses allèrent mieux en Alsace, où les Français, après avoir pris Altkirch et Mulhouse (7 et 8 août), remportèrent, le 17, une belle victoire à Schirmeck, qui leur livra 1,000 prisonniers et 12 canons. Toutefois Mulhouse, qui n'a pas de défenses naturelles, dut être abandonnée le 11 ; reprise le 20, à la suite d'un brillant fait d'armes, elle fut évacuée de nouveau le 26. Altkirch ne put être conservé, mais Thann nous resta.

Sur le front oriental, les Russes pénétrèrent en Galicie et prirent Tarnopol (21 août), tandis que les Autrichiens entraient en Pologne, se dirigeant vers

Lublin (11 août). L'invasion de la Prusse par les Russes commença très heureusement le 17 août; Lyck, Insterburg, Gumbinnen, Ortelsburg, Marienburg furent occupés, Allenstein et Königsberg menacés (20 au 26 août). Les Allemands se hâtèrent d'envoyer en Prusse d'importants renforts, empruntés en partie à leur front occidental; ils purent ainsi, du 29 au 31 août, battre l'aile gauche russe à Tannenberg, près d'Osterode, au sud d'Alenstein. Luttant dans une région difficile, parsemée de lacs et de marais, le centre et l'aile droite russe se retirèrent, mais lentement, et en disputant le terrain pied à pied.

En Serbie, les Autrichiens bombardèrent inutilement Belgrade et, ayant pénétré dans le royaume, éprouvèrent une sanglante défaite sur la Drina (17 au 21 août). Ils s'en consolèrent en annonçant que désormais ils regardaient la guerre contre les Serbes comme secondaire et allaient porter toute leur attention vers le front russe.

Sur mer, les escadres anglaises saisirent des navires allemands et affirmèrent partout leur maîtrise des océans, en dépit des *raids* de quelques croiseurs ennemis. La flotte allemande, réfugiée dans le canal de Kiel et dans la Baltique, n'osapas se montrer; la seule apparition qu'elle fit, le 28 août, au large d'Heligoland, lui coûta quatre ou cinq unités. Dans l'Adriatique, la flotte française, grossie de quelques vaisseaux anglais, commença le bombardement des forts de Cattaro (24 août); l'escadre autrichienne resta immobile à Pola. Enfin, les Japonais

attaquèrent en Chine la concession allemande de Tsing-Tao, qui fit une résistance prolongée (24 août).

CHAPITRE III

Retraite des Alliés et bataille de la Marne

(28 août au 12 septembre)

La faiblesse de l'aile gauche des Alliés, contrastant avec la force énorme de l'aile droite allemande, qui mérita vraiment son nom d'« aile marchante », constituait une cause d'infériorité grave à laquelle on ne pouvait porter remède qu'avec le temps, en déplaçant des corps français de l'est vers l'ouest. Du 28 août au 4 septembre, cette infériorité eut pour conséquence un mouvement de recul ininterrompu vers la Marne, qui amena les Allemands presque sous le canon du camp retranché de Paris.

La ligne de la Sambre avait été abandonnée le 24 août ; celle de Cambrai-Le Cateau dut l'être le 26. Dès le 27, la gauche alliée était refoulée sur la Somme. Si l'avance allemande parut arrêtée le 28, cela fut dû surtout à l'héroïsme de la cavalerie anglaise. Le lendemain, des troupes françaises rappelées de l'est entrèrent en action et faillirent remporter une brillante victoire sur la garde prussienne et deux corps allemands à Guise ; malgré ce succès, le généralissime français Joffre ne jugea pas, dans sa prudence réflé-

chie (1), le moment venu de reprendre l'offensive. Il vit ce jour-là le général en chef anglais French et lui conseilla de se retirer sur la ligne Compiègne-Soissons. Craignant alors d'être coupés du Havre, les Anglais reportèrent leur base maritime à Saint-Nazaire, avec une base avancée au Mans.

Anglais et Français reculaient en bon ordre, combattant sans cesse ; à Compiègne, le 1^{er} septembre, les Anglais eurent l'avantage et prirent des canons. Le 3, ils étaient en position au sud de la Marne dont ils s'apprêtaient à défendre le passage ; mais, à la prière du généralissime français, ils se replièrent sur la Seine.

L'armée allemande, après la traversée de l'Oise, semblait menacer Paris ; le gouvernement français, les ministères, les grandes banques se transportèrent à Bordeaux (3 septembre). La journée du 4 marqua le point culminant de la crise. Le 5, le généralissime Joffre eut un entretien avec le général French et l'informa qu'il avait l'intention de prendre immédiatement l'offensive sur le flanc droit de l'armée ennemie. Celle-ci, se détournant de Paris, où une attaque brusquée eût été trop aventureuse, venait d'incliner vers le sud-est (4 septembre) et de lancer des colonnes vers Laon et Reims, qui ne résistèrent pas, avec l'intention évidente de balayer les armées en campagne avant de revenir sur la capitale.

(1) *Nec pro successu nimius, nec tristibus impar* (Claudien, éloge de Stilicon, *Bell. getic.*, I, 135-6).

Le 6 septembre, une offensive générale fut engagée par les Alliés sur le front Meaux, Sézanne, Vitry-le-François, Verdun. L'attaque fut particulièrement vive à l'ouest, où des forces françaises considérables, venues d'Alsace, s'appuyaient sur celles du camp retranché de Paris. Dès le 9, Anglais et Français passèrent la Marne, qui a donné son nom à la bataille. Elle dura jusqu'au 12 septembre; les Allemands, n'ayant pas réussi dans une tentative de rompre le centre allié à Vitry-le-François, se replièrent alors sur la ligne Soissons-Reims, avec une perte de plusieurs milliers de prisonniers, de nombreux canons et de convois. Leur situation serait devenue plus critique et leur ravitaillement eût été sérieusement menacé s'ils n'avaient réussi, le 7 septembre, grâce à leur grosse artillerie de siège, à prendre Maubeuge.

Cette longue série de combats fut marquée par deux actions principales, où s'affirmèrent la supériorité de notre artillerie à tir rapide et le mordant de nos troupes. L'aile gauche française refoula les Allemands du Grand-Morin sur le Petit-Morin, puis sur la Marne, l'Ourcq et l'Oise; notre centre, violemment attaqué à Vitry-le-François et à Sézanne, repoussa le centre allemand vers le camp de Reims, qui fut repris, à l'exception de trois forts. Les troupes allemandes éprouvèrent de sanglants échecs à Montmirail (8 septembre), près des marais de Saint-Gond (10 septembre) et à Soissons (le 11). Le 12, la retraite

de l'ennemi était générale (1) ; les Alliés le poursuivaient avec vigueur. On put croire un instant que l'insuccès de l'offensive allemande entraînerait l'évacuation de la France ; mais une bataille plus longue et plus dure encore devait s'engager sur les bords de l'Aisne, où la retraite des ennemis s'arrêta. Entre temps, ils avaient dû abandonner Amiens (13 septembre) et, sur leur gauche, Lunéville et Saint-Dié.

Du 3 au 10 septembre, les Français, très inférieurs en nombre, avaient défendu héroïquement les abords de Nancy, menacés à l'est. Du 11 au 12, l'artillerie lourde allemande jeta même des bombes sur la ville ; mais, le lendemain, les ennemis battirent en retraite et repassèrent la Seille. Depuis, la capitale de la Lorraine, dont l'occupation par les Allemands avait été considérée comme presque inévitable, n'a plus entendu le canon ennemi qu'à distance.

La retraite des Allemands se prononça également dans l'Argonne (12 septembre), sous la menace d'une attaque de flanc venue des Hauts-de-Meuse. L'ennemi se retira vers Varennes et Montfaucon, dégageant, à notre grand avantage, la voie ferrée de Sainte-Menehould à Verdun par Clermont. Malgré des efforts répétés, les Allemands ne purent reprendre le terrain perdu.

(1) « Certains de nos corps étaient en déroute complète. Si les Français n'avaient pas été si fatigués, ils auraient fait de nous ce qu'ils auraient voulu. Heureux avons-nous été de trouver des carrières inexpugnables que ces idiots de Welches nous avaient laissés préparer en temps de paix. » (Lettre du pasteur Auguste Berger à son fils, *Temps* du 15 décembre 1914.)

En Belgique, les Anglais débarquèrent des troupes de marine à Ostende (27 août) ; Malines, bombardée le 28 par les Allemands, fut reprise le 13 septembre par l'armée belge d'Anvers, qui ne cessa d'attaquer les derrières des ennemis et d'inquiéter leurs communications.

En Galicie, les Russes engagèrent le 28 août contre les Autrichiens une grande bataille en avant de Lemberg. Elle se termina, le 13 septembre, par une éclatante victoire (130,000 prisonniers, 200 canons). Après s'être emparés de Lemberg (3 septembre), les Russes poursuivirent les Autrichiens en déroute, saisirent les cols principaux des Carpathes et, s'avancant dans la direction de Cracovie, mirent le siège devant Przemysl (8 septembre) et prirent Jaroslaw (le 23).

En Galicie comme dans la Prusse orientale, les Russes se présentèrent non en conquérants, mais en libérateurs. Par une proclamation aux Polonais, publiée le 15 août, la Russie s'engageait solennellement à reconstituer, sous la suzeraineté du tsar, l'ancienne Pologne, dont la langue et la religion seraient respectées. Ainsi devait être réparé, non par une intervention du dehors, mais par l'initiative d'une des puissances co-partageantes, le dépècement de la Pologne au XVIII^e siècle, qui a été un des grands crimes de l'histoire.

Les Serbes battirent les Autrichiens à Ratcha (8 septembre) et occupèrent Semlin le 10, pour l'évacuer bientôt après et y revenir plus tard.

CHAPITRE IV

Bataille de l'Aisne

(13 septembre au 9 octobre)

Un critique militaire a dit que la guerre de 1914 était caractérisée par des batailles très longues et des sièges très courts. Cela est exact, mais à deux réserves près. Des batailles comme celle de l'Aisne ressemblent beaucoup à des sièges sans investissement, du genre de celui de Sébastopol; les progrès des armes offensives obligent les adversaires à se dissimuler dans des tranchées, à éviter les engagements à découvert. « La bêche, a-t-on dit, est le seul engin qu'on puisse aujourd'hui opposer au canon. » En second lieu, la brièveté des sièges — exception faite de ceux de Przemyśl et de Tsing-Tao — paraît tenir non seulement à la puissance accrue de l'offensive, mais à l'emploi de plates-formes bétonnées, construites à l'avance, en temps de paix, propres à porter la grosse artillerie de siège. Comme ces plates-formes existent en grand nombre dans les pays d'industrie, le premier devoir de la défense est aujourd'hui de les découvrir et de les rendre inutilisables, dans un rayon de 15 kilomètres autour des forts.

La ligne de l'Aisne assurait aux Allemands, surtout vers l'ouest, une position défensive excellente, qu'ils fortifièrent à la hâte en creusant des tranchées et en utilisant les carrières de la région. Leur ligne s'étendait de la forêt de Laigue, au nord de Com-

piège, vers Soissons, Craonne, le nord de Reims et le sud de Rethel, dans la direction de Metz. La bataille de l'Aisne commença par le passage de cette rivière près de Soissons, qui fut effectué à grand-peine (13 septembre). Puis, pendant de longs jours et de longues nuits, il y eut une succession d'attaques et de contre-attaques, tant sur le centre allemand du côté de Berry-au-Bac et de Reims que sur la droite ennemie. Au sud, les Allemands perdirent du terrain; ils paraissent s'être vengés de ces échecs en bombardant Reims et en détruisant en partie la cathédrale (19 septembre). Il est difficile de nier que cet acte de vandalisme fût prémédité, car un journal allemand, le *Berliner Blatt*, avait écrit dès le 5 septembre : « Le groupe occidental de nos armées en France a déjà dépassé la seconde ligne des forts d'arrêt français, sauf Reims, dont la vieille splendeur royale, contemporaine des lys blancs, sera bientôt réduite en poussière par nos obusiers de 42. »

Les actions vers l'ouest furent beaucoup plus importantes. Il s'agissait, pour les Français, de tourner la droite allemande et d'obliger les corps ennemis à se retirer sur la Meuse; il s'agissait, pour les Allemands, de forcer la gauche française, de la couper en deux et de menacer à nouveau Le Havre et Paris. De là, les violents combats qui se succédèrent, sans résultat décisif, à Tracy-le-Mont, à Lassigny, à Roye, à Chaulnes, entre Combles et Albert. D'une façon générale, l'aile gauche française recula légèrement vers l'ouest; nous perdîmes Péronne, sans

jamais pouvoir approcher de Saint-Quentin ou de Tergnier. Mais ces échecs locaux importaient peu ; les lignes allemandes étant impossibles à forcer, et les nôtres ne faiblissant que pour avancer à nouveau, ni le plan français ni le plan allemand ne furent couronnés de succès. Abstraction faite de quelques fluctuations, les adversaires restèrent vissés au sol qu'ils avaient miné, comme deux puissants athlètes qui, s'étant saisis à bras-le-corps, paraissent de loin immobiles, alors que la contraction de leurs muscles et de leurs traits révèle à ceux qui les voient de près l'implacable intensité de leurs efforts.

Puisque le mouvement tournant, esquissé par les Français, ne réussissait pas au sud de la Somme, leur aile gauche devait chercher à s'étendre vers le nord, dans l'espoir d'y trouver une ligne de pénétration vers l'est. Prévoyant ce mouvement ou cherchant eux-mêmes à nous tourner, les Allemands accumulèrent sur leur aile droite des corps d'armée venus de Lorraine et la bataille recommença entre la Somme et la Scarpe, surtout du côté d'Arras (30 septembre). Dès lors, il était inévitable que les Alliés cherchassent à atteindre la mer, afin de ne pouvoir être tournés par l'aile droite allemande. Le jour où l'aile gauche française s'approcha de la mer du Nord (9 octobre), on put croire que la bataille de l'Aisne était terminée, bien que les positions allemandes sur cette rivière et plus loin au sud de la Suipe n'eussent subi que des modifications insignifiantes. Une nou-

velle bataille, celle des Flandres, allait se greffer sur celle de l'Aisne.

Les Allemands purent disposer, à cet effet, des forces importantes que l'armée belge avait immobilisées depuis le 20 août. Anvers, défendu par sa garnison à laquelle se joignirent des marins anglais, fut pris au bout d'un siège de douze jours (27 septembre au 9 octobre) ; mais la plus grande partie des troupes de défense réussirent à s'échapper vers l'ouest, après avoir détruit une quantité d'approvisionnements et de munitions. Quelques milliers de soldats belges et anglais, arrêtés dans leur retraite par l'occupation de Lockeren, à l'ouest d'Anvers, durent cependant passer en Hollande et y furent internés. Quant au gouvernement belge, il vint s'installer au Havre, où le gouvernement français lui accorda le privilège de l'exterritorialité. Le roi Albert, défenseur indomptable du droit, resta à la tête de son armée.

Sur la Meuse, l'armée allemande de Metz essaya en vain d'aborder le camp retranché de Verdun. Le 19 septembre, elle attaqua violemment les forts de la Meuse, mais ne put prendre celui de Troyon. Toutefois, les Allemands réduisirent, sur les Hauts de Meuse, le fort du Camp des Romains (26 septembre), s'emparèrent par surprise de Saint-Mihiel et passèrent la rivière. Déjà ils avaient atteint l'Aire, affluent de l'Aisne, lorsqu'une attaque des Français les obligea à reculer ; le pont jeté par eux sur la Meuse fut détruit (1^{er} octobre) et ils se contentèrent de conserver

Saint-Mihiel. Verdun et Toul ne furent même pas inquiétés.

Les Russes se retirèrent de la Prusse orientale le 16 septembre. Poursuivis jusqu'au Niémen, ils reprirent l'offensive, battirent les Allemands à Augustovo, les obligèrent à s'éloigner d'Ossovetz, qu'ils bombardaient (3 octobre), à évacuer presque complètement les gouvernements de Suwalki et de Lomza (29 septembre-5 octobre). Rentrés le 8 octobre dans la Prusse orientale, ils occupèrent à nouveau la ville de Lyck (10 octobre), mais se trouvèrent arrêtés, comme dans leur première invasion, par les difficultés du terrain.

En Bukovine, les Russes s'emparèrent de Czer-novitz (15 septembre); en Galicie, ils investirent Przemyśl le 24; ils pénétrèrent à deux reprises en Hongrie par les passages des Carpathes. L'état-major allemand prit alors la direction des opérations autrichiennes, et le commandement autrichien, désarmé, accepta cette humiliation (3 octobre).

Le 17 septembre, les Monténégrins marchèrent sur Serajevo, mais ne réussirent pas à prendre cette ville, très fortement défendue.

Sur mer, les Anglais perdirent trois croiseurs cuirassés, coulés par des sous-marins allemands dans la mer du Nord (22 septembre). Enfin, dans les airs, des avions anglais survolèrent Düsseldorf et y endommagèrent un hangar de dirigeables (23 septembre).

CHAPITRE V

Bataille des Flandres

(depuis le 8 octobre)

La bataille des Flandres continua celle de l'Aisne elle la continua sans y mettre fin, car aucun des adversaires n'abandonna ses anciennes positions : ils s'en disputèrent âprement de nouvelles, au nord de celles qu'ils se disputaient encore.

L'offensive allemande, très vigoureuse, se manifesta surtout sur deux fronts.

Au nord-est, l'armée qui avait pris Anvers, grossie de contingents considérables, occupa Ostende (15 oct.), et, marchant sur Furnes et Dunkerque, fut arrêtée par la ténacité héroïque des Belges au passage de l'Yser, entre Nieuport et Dixmude (18 oct.) ; une escadre anglo-française, constituant l'extrême-gauche des troupes alliées, canonna l'aile droite allemande entre Ostende et Nieuport, lui infligeant des pertes très sensibles (19 oct.). Quelques détachements réussirent à franchir l'Yser (25 oct.), mais durent se retirer devant une inondation machinée par les Belges (29 oct.), tandis que les Alliés, par deux mouvements offensifs vers le nord-est, appuyés sur Ypres et Dixmude, menaçaient Ostende et la ligne de retraite de l'armée du littoral. Il apparut, après dix jours de combats acharnés, malgré les sacrifices effroyables faits par les agresseurs, qu'ils ne pouvaient briser

une résistance secondée par la nature des lieux. La marche directe sur Calais était arrêtée (29 octobre).

La seconde poussée allemande, exécutée en même temps que la première, ne réussit pas davantage. Après être rentrée dans Lille (12 octobre), une très forte armée essaya de percer les lignes alliées vers Béthune, à l'ouest de la Bassée, tandis que les Alliés, progressant du côté d'Armentières, se rapprochaient de Lille (23 octobre). Le but du mouvement ennemi était de rejeter vers la côte l'armée alliée opérant entre Arras et Ypres, de manière à l'obliger soit à une retraite rapide sur la Somme, soit même à un embarquement dangereux qui laisserait sans défense les ports de Dunkerque et de Calais.

Le gain de cette bataille des Flandres, suivant un critique militaire allemand, était une question de vie ou de mort pour l'Allemagne. L'Angleterre, déjà inquiétée par la présence des ennemis à Anvers et à Ostende, devrait compter avec des tentatives sérieuses d'invasion, le jour où les Allemands seraient maîtres du Pas de Calais. Du côté allemand, on exagéra à plaisir cette menace un peu frivole, dans l'intention évidente d'empêcher les Anglais de transporter des forces nouvelles sur le continent, où le puissant appoint des contingents venus de l'Inde s'était révélé à l'ouest de Lille (24 octobre).

En Lorraine, dans la région de Nancy, les troupes françaises reprirent l'offensive et rejetèrent les Allemands derrière la frontière (27 octobre).

Après les victoires des Russes en Galicie et la

retraite des Allemands vers la Prusse orientale, l'état-major allemand conçut un plan d'invasion de la Pologne russe qui devait aboutir, en cas de succès, à la prise de Varsovie, promise, dit-on, pour le 19 octobre. Au nord, une armée allemande, passant le Niémen, menacerait Bialystock ; au centre, des forces imposantes, partant de Radom, enfonceraient le centre russe et se porteraient sur la capitale de la Pologne ; au sud, les Autrichiens, renforcés d'Allemands, ralliés à l'ouest de Lemberg, devaient délivrer Przemysl et converger, après avoir culbuté les Russes, sur Varsovie. Nous avons déjà vu que l'armée allemande qui avait franchi le Niémen fut battue à Augustovo ; à sa suite, les Russes envahirent de nouveau la Prusse. Les Austro-Allemands, au sud, furent contenus d'abord sur le San, puis battus au sud de Przemysl et à Strij. Au centre, la grande armée qui était arrivée sur la Vistule, menaçant à la fois Varsovie et Ivangorod, fut complètement défaite et refoulée à 100 kilomètres en arrière avec des pertes énormes (24 à 30 oct.). La ville industrielle de Lodz fut évacuée par les Allemands ; Radom fut repris. Pivotant sur une base peu éloignée de la rive gauche de la Vistule, l'armée russe esquissa un vaste mouvement de l'est à l'ouest, poussant devant elle l'aile gauche allemande qui se retira précipitamment vers le front de Silésie.

Les Allemands, dans un communiqué officiel du 8 octobre, avouèrent ainsi leur défaite et celle de leurs alliés : « En Pologne, les troupes allemandes

et autrichiennes ont dû se retirer devant de nouvelles forces russes venant d'Ivangorod, de Varsovie et de Novogeorgievsk, alors que nous avions repoussé toutes les attaques russes antérieures. *Au premier abord*, les Russes n'avaient pas poursuivi et nos troupes s'étaient retirées sans difficulté. » Il n'est pas besoin de lire ici entre les lignes; c'est bien d'un grave échec qu'il s'agit, et d'un échec dans une contrée pauvre en chemins de fer, où la boue rend les mouvements difficiles et oblige de sacrifier l'artillerie lourde pour peu que la rapidité de la retraite s'accroisse.

Sur mer, il se passa, du 29 au 31 octobre, des événements gros de conséquences. Le 11 août, deux grands croiseurs allemands, le *Gœben* et le *Breslau*, pourchassés par la flotte anglaise, s'étaient réfugiés dans les Dardanelles; là, au lieu de les désarmer, les Turcs prétendirent s'en rendre acquéreurs, ce qui souleva les protestations des Alliés. En réalité, le parti jeune-turc, gagné à la cause allemande, entendait se servir de ces vaisseaux montés par leurs équipages allemands pour inquiéter les Russes dans la mer Noire. Tout en protestant de ses intentions pacifiques, la Turquie ne cessa de lever des troupes et de les placer, ainsi que ses navires, sous le commandement d'officiers allemands. Enver pacha, gendre du Sultan, un des auteurs de la révolution qui avait renversé Abdul-Hamid, était le soutien le plus influent de cette politique, où la duplicité le disputait à l'imprudence. Au moment où les victoires de la Russie

en Pologne alarmaient sérieusement l'Allemagne, la Turquie leva le masque; deux contre-torpilleurs et deux croiseurs coulèrent une canonnière russe dans le port d'Odessa, jetèrent des bombes sur Théodosie et tirèrent sur un paquebot français. La Russie, l'Angleterre et la France se mirent aussitôt en mesure de faire regretter aux Jeunes-Turcs une si insolente provocation.

*
* * *

Ainsi, après trois mois d'une guerre effroyable, déchaînée avec une astuce criminelle, les agresseurs, malgré leurs succès du début, se trouvaient en fâcheuse posture. L'Autriche-Hongrie était envahie au nord, menacée dans l'Adriatique par les flottes alliées, dans le Trentin et la Transylvanie par les armements de l'Italie et de la Roumanie; l'Allemagne n'avait réussi ni dans ses tentatives sur Paris et Calais, ni dans celle sur Varsovie; son commerce maritime était annihilé, ses colonies presque toutes perdues, son ravitaillement et son industrie en péril.

Mais il y avait pis, une blessure plus envenimée et plus profonde. L'Allemagne a excité contre elle, contre son orgueil, sa déloyauté et sa cruauté sans scrupules l'animosité de tout l'univers. Elle a fait en trois mois une immense récolte de haine, non seulement dans les pays qui la combattent ouvertement, mais dans les pays neutres qui souhaitent sa défaite finale comme une délivrance pour le genre humain.

A ceux qui ne savent pas jeter l'anathème sur tout un peuple, il reste l'espoir que la démocratie germanique, tardivement éclairée sur la scélératesse de ses maîtres, saura un jour faire peser sur eux la responsabilité de leurs forfaits et chercher, en réparant ce qui est réparable, à se réhabiliter devant l'Humanité et l'Histoire.

CHAPITRE VI

Les opérations du mois de novembre

Les Allemands avaient accumulé, sur leur front nord-ouest, des forces redoutables — 14 corps d'armée et 8 divisions de cavalerie — auxquelles les Alliés, beaucoup moins nombreux que leurs adversaires au mois d'octobre, purent opposer peu à peu des effectifs presque égaux. Malgré les pertes que lui avaient coûtées ses tentatives pour passer l'Yser, définitivement enrayées par l'inondation (3 novembre), l'ennemi ne renonçait pas à son dessein de percer les lignes alliées pour s'emparer de Calais, destiné à devenir, dans la pensée impériale, le « Gibraltar de l'Allemagne », la clef de la mer du Nord et de la Manche.

Comme la voie du littoral était devenue impraticable, l'effort de la trouée allemande se porta principalement sur trois points situés au sud de cette ligne, à savoir Ypres, le front de La Bassée et Arras. La

position d'Ypres, sorte de bastion en saillie qui pouvait être abordé de trois côtés à la fois, était difficile à tenir; pourtant, malgré des attaques répétées, malgré les tentatives furieuses de la garde prussienne, qui réussit à un moment à y pénétrer de nuit (11 novembre), Ypres, défendu surtout par les troupes anglaises, resta entre leurs mains (20 octobre-17 novembre). Les Allemands furent même repoussés à plusieurs kilomètres vers l'est, et le village de Messines, qu'ils avaient occupé au sud, leur fut enlevé à nouveau. L'échec, dans cette région, était d'autant plus sensible que Guillaume II passait pour avoir formé le projet, après la prise d'Ypres, d'y proclamer solennellement l'annexion de la Belgique à l'Empire.

Inexpugnables eux-mêmes à La Bassée, à l'ouest de Lille, les Allemands cherchèrent en vain à pousser jusqu'à Béthune, qu'ils bombardèrent pourtant à distance. Les attaques sur Arras, également multipliées, n'aboutirent pas davantage. Le seul succès durable obtenu par l'offensive allemande fut la prise de Dixmude, sur la rive droite de l'Yser, en avant des lignes alliées (10 novembre); mais il fut impossible aux troupes allemandes d'en déboucher, le terrain avoisinant ayant été rendu impraticable par une inondation plus étendue (15 novembre).

Une base navale importante, établie à grands frais vers l'embouchure du canal de Bruges à la mer, à Zeebrugge, fut bombardée et fortement endommagée par l'escadre anglaise (23-24 novembre). Le froid précoce et la neige, qui tomba en abondance (19 no-

vembre), vinrent aggraver les épreuves des assaillants; celles des défenseurs, qui avaient appris à construire des tranchées confortables, furent moins sensibles, comme aussi leurs pertes en hommes et en matériel.

Au cours du mois de novembre, sur tout le front occidental jusqu'à Belfort, la supériorité de l'artillerie lourde allemande, jusque-là incontestable, fut graduellement atténuée et finalement mise en question (20 novembre et jours suivants). Des batteries françaises et anglaises, quelques-unes formées de grands canons de marine, réduisirent au silence les batteries ennemies, dont les projectiles, hâtivement fabriqués ou empruntés à d'anciens stocks, semblèrent inférieurs à ceux dont elles avaient fait jusqu'alors usage et abus.

Il parut un moment que les Allemands voulaient tenter une percée sur Soissons qu'ils bombardèrent (7 novembre); un avantage qu'ils remportèrent à Vailly (2 novembre), suivi d'une tentative de passer l'Aisne (16 novembre) et d'un assaut violent sur Missy (le 26), fut annulé par des contre-attaques françaises. Plus à l'est, ils continuèrent à jeter des bombes sur Reims, même sur la cathédrale, mais sans prononcer d'offensive contre cette malheureuse ville, aux trois quarts ruinée par eux.

Dans l'Argonne, autour de Verdun, sur les côtes de Meuse et dans la Voèvre, la guerre de siège et de positions continua sans changements notables. Verdun ne fut sérieusement menacé que par les nouvel-

listes allemands ; les Français ont toujours tenu l'ennemi en respect bien au delà des forts extérieurs. Sur la Meuse, les Allemands conservèrent Saint-Mihiel, occupant aussi, sur la rive gauche du fleuve, une position avancée à Chauvencourt. Les Français s'emparèrent d'une partie de ce village, mais comme les casernes où ils s'abritèrent avaient été minées, ils durent l'évacuer après avoir subi des pertes (19 novembre). Enfin, nos troupes réalisèrent des progrès à l'est de Nancy, au nord de Lunéville, à l'est de Saint-Dié, dans les cols des Vosges et la Haute-Alsace. Belfort, défendu par des travaux récents en avant de ses forts, est resté à l'abri de toute agression. Entre Belfort et la Moselle, presque tout le territoire perdu a été repris.

Les opérations du mois de novembre — continuation des longs combats dits de l'Aisne et des Flandres — apportèrent donc à l'état-major allemand de nouvelles déconvenues ; il s'en vengea par des destructions stupides, contraires aux lois de la guerre comme aux principes élémentaires de l'humanité. Arras et Ypres, avec leurs admirables monuments, furent bombardés et ravagés sans le moindre intérêt stratégique (22 et 25 novembre) ; Armentières, Béthune, Soissons et d'autres villes ouvertes reçurent, sans plus de raisons, des pluies d'obus ; tous les villages au nord-est de Verdun furent incendiés avec des grenades à la main. La Belgique, aux neuf dixièmes conquise, subit un régime de spoliation sans exemple ; il fallut que les États-Unis intervins-

sent pour y envoyer des vivres et empêcher les malheureux habitants de mourir de faim. En même temps qu'ils pressuraient ce noble pays, dont le seul tort avait été le respect de la foi jurée, les Allemands le couvraient de lignes de défense formidables, pour s'en faire un refuge et un nouveau champ de bataille en cas de retraite ou de revers sur le front.

Si la situation des Alliés dans l'ouest s'est notablement améliorée en novembre, cela ne tient pas seulement au maintien de leurs positions et à la conquête de quelques positions nouvelles. En présence des 50 corps allemands qui leur font face, l'armée anglaise a doublé ses effectifs; l'armée belge, un moment presque épuisée, s'est consolidée et refaite; l'armée française, dont tous les vides ont été comblés, dont l'artillerie lourde a été puissamment accrue, a gagné les qualités qui lui manquaient, sans perdre celles qu'on lui a reconnues dès l'abord. « Nos hommes, écrivait le *Bulletin des Armées*, font aujourd'hui la guerre en vieux soldats » (1). Cela signifie surtout qu'ils ont cessé de la faire « à la zouave », de chercher sous les balles, comme trop de héros des journées d'août, la joie stérile d'une belle mort. Assurément, il est glorieux de mourir pour la patrie, mais il vaut mieux vivre en combattant pour elle, affaiblir l'adversaire sans se laisser

(1) On lit dans le même article officieux : « Le commandement, renouvelé par des sanctions nécessaires, n'a commis, dans les trois derniers mois, aucune des erreurs constatées et frappées en août. »

décimer par lui. Le but de la guerre est la victoire ; le courage, exalté jusqu'au sacrifice, est un moyen ; la mort n'est qu'un accident honorable dans l'adaptation des moyens au but.

A l'est, les victoires des Russes en avant de Varsovie et d'Ivangorod, suivies d'une poussée vigoureuse, contraignirent d'abord les Allemands à faire retraite ; la cavalerie russe pénétra en Silésie et détruisit la voie ferrée près de Pleschen (8 novembre) ; des éclaireurs se montrèrent à 30 kilomètres de Thorn (13 novembre). En même temps, l'armée russe de Galicie remportait une grande victoire sur les Autrichiens (4-5 novembre). Mais comme les progrès des Russes dans la Prusse orientale étaient lents et que leur avance sur Cracovie, bien que continue, se heurtait à une résistance obstinée, le front de leurs armées, s'étendant au centre jusqu'aux frontières de la Pologne, présentait une dangereuse saillie. En outre, le nord-ouest de la Pologne semble avoir été quelque peu dégarni de troupes, l'effort russe portant surtout vers l'ouest et le sud de cette région. Servis par leur riche réseau de chemins de fer, les Allemands exécutèrent alors une manœuvre hardie. Une nombreuse armée, concentrée autour de la forteresse de Thorn (3 novembre), tenta de nouveau une pointe énergique sur Varsovie, bousculant d'abord les avant-gardes russes à Vloclavek et à Kutno (15 novembre), puis attaquant et essayant de percer le centre russe entre Lodz et Lovicz. La bataille de Lodz-Lovicz (19-30 no-

vembre) tourna plutôt à l'avantage des Russes; mais trois divisions allemandes, qui avaient été cernées, purent échapper au prix de lourds sacrifices, et le gros de l'armée, renforcé à la hâte par la voie de Kalisz, maintint ses positions entre la Vistule et le cours supérieur de la Warta, formant barrière contre l'avance russe vers la Silésie.

Les Austro-Hongrois avaient pris l'offensive sur le front de Czenstochov à Cracovie (18 novembre), menaçant ainsi l'aile gauche russe, tandis que les Allemands entamaient le centre. Ils furent battus, abandonnant un grand nombre de prisonniers (26-28 novembre). Les Autrichiens subirent d'autres revers à l'est de Cracovie et dans les Carpathes, dont les cols, sur une longueur de 50 kilomètres, tombèrent aux mains des Russes. Pour la troisième fois, le flot des cosaques déborda sur la Hongrie (25 novembre). Przemyśl, qui résistait toujours, avait perdu de son importance militaire par suite de la retraite des Autrichiens; Cracovie était attaquée de trois côtés à la fois.

Une nouvelle offensive des Autrichiens, dirigée contre la Serbie et le Monténégro avec des effectifs très considérables, obligea les armées de ces deux petits pays à se tenir sur la défensive (15 novembre). Les Serbes, durement éprouvés, mais toujours prêts à la riposte, ne cessèrent, même en reculant, d'infliger aux envahisseurs des pertes sérieuses. Des munitions, dont ils avaient grand besoin, purent leur être envoyées par le Danube; mais il est inexact

qu'ils aient reçu des renforts russes. L'hiver aidant, on put espérer que la grande armée austro-hongroise n'aurait pas raison d'une résistance que soutient un patriotisme ardent, encore exalté par les rigueurs inutiles d'une guerre sans merci.

A la suite de l'agression de la flotte germano-turque contre les ports russes de la mer Noire, les ambassadeurs de la Triple Entente quittèrent Constantinople (1^{er} novembre). L'Angleterre annexe immédiatement l'île de Chypre, qu'elle occupait, pour le compte de la Turquie, depuis 1878. Les Russes prirent l'offensive en Arménie (4 et 5 novembre). Arrêtés un moment par une forte armée turque que commandaient des officiers allemands (18 novembre), ils n'en continuèrent pas moins à progresser, d'une part vers Erzeroum et Trébizonde, de l'autre vers Van. Quelques détachements turcs franchirent la frontière russe vers Batoum, mais ne purent avancer. Le climat rigoureux de ces régions montagneuses, à ce moment de l'année, rend les opérations très difficiles; la guerre qui a pour théâtre les pentes méridionales du Caucase occupe des forces considérables, mais ne promet pas de résultats éclatants.

Une autre armée turque prit pour objectif l'Egypte et le canal de Suez, très fortement défendu par les Anglais, qui, dès le 3 novembre, bombardèrent le port d'Akaba sur la mer Rouge. Le désert qui sépare l'Egypte de la Syrie, où les Anglais ont fait sauter les puits à la dynamite, oppose à toute invasion

tentée par la voie de terre un obstacle presque infranchissable ; mais si les Turcs et leurs conseillers allemands ont voulu immobiliser en Egypte des contingents anglo-indiens qui se seraient utilement employés en Flandre, il faut convenir qu'ils ont réussi.

La proclamation par le Sultan de la *guerre sainte* (16 novembre) souleva quelques mouvements fanatiques, surtout en Syrie ; mais les Musulmans de l'Inde, comme ceux de la Russie et de l'Afrique française, restèrent sourds à cet appel. L'Italie s'inquiéta pour sa récente conquête de Libye et hâta ses armements. En Turquie même et dans le monde arabe, l'opposition à Enver pacha et à sa politique allemande se manifesta par des conspirations ; la ruine, aujourd'hui presque inévitable, de l'Empire fondé en 1453 sera précédée de celle des Jeunes-Turcs qui creusent leur tombeau avec le sien.

A l'extrémité sud de l'Afrique, une révolte partielle des Boers du Transvaal et de l'Etat d'Orange, fomentée par les intrigues allemandes, ne donna lieu qu'à de légères escarmouches. Le général Botha, à la tête des Boers restés fidèles, beaucoup plus nombreux que les rebelles, remporta plusieurs succès sur leur chef De Wet. Cette guerre de guérillas, qui peut traîner en longueur, ne saurait mettre en danger la belle colonie anglaise du Cap.

La forte place allemande de Tsing-Tao en Chine, assiégée par les Japonais et les Anglais, capitula le 4 novembre ; l'Allemagne perdit ainsi le plus bel éta-

blissement qu'elle eût créé au dehors. Devenue libre par ce succès, la puissante armée japonaise semblerait destinée à jouer un rôle important sur les champs de bataille de l'Europe; mais on ignorait encore, à la fin de l'année, si cette intervention devait se produire et sur quel terrain.

La lutte sur mer se poursuivit avec des fortunes diverses. L'Allemagne, grâce à sa flotte nombreuse et audacieuse de sous-marins, put infliger des pertes aux marines alliées et inquiéter les bâtiments de commerce jusque dans le Pas-de-Calais et au large du Havre (23-28 novembre). Dans l'Adriatique, le bombardement de Cattaro continua sans résultats décisifs. Plus à l'est, les navires anglais et français bombardèrent les forts turcs des Dardanelles (3-4 novembre). Dans la mer Noire, la flotte russe coula une flotte de transports turcs au large de Trébizonde (8 novembre), bombarda Héraclée (le 9) et endommagea gravement, au cours d'un combat naval, le grand croiseur allemand *Gæben* (le 19). Depuis le 21 novembre jusqu'à la fin de ce mois, tous les navires ottomans restèrent à l'ancre dans le Bosphore; l'escadre russe tint la mer Noire sans combat.

Une attaque combinée par terre et par eau rendit les Anglais maîtres de Bassora (21 novembre); ils s'emparèrent également de Fao sur le golfe Persique, point terminal du câble sous-marin de l'Inde. Dans cette région, l'avance anglaise réduit à néant les espérances ambitieuses que l'Allemagne fondait sur l'achèvement du chemin de fer de Bagdad.

Un croiseur australien, le *Sydney*, surprit et détruisit, à l'île des Cocos, dans l'Océan indien, le croiseur allemand *Emden*, qui s'était rendu redoutable au commerce des Alliés depuis le début de la guerre (10 novembre). Un autre croiseur ennemi, le *Koenigsberg*, fut immobilisé par un navire anglais dans un port allemand de l'Afrique du sud. Ces succès furent balancés par un revers sérieux que subit une escadre anglaise dans le Pacifique, près des côtes du Chili (1^{er} novembre). Deux croiseurs cuirassés, le *Good Hope* et le *Monmouth*, moins bien armés que leurs adversaires allemands, *Scharnhorst*, *Gneisenau*, *Leipzig* et *Dresden*, furent coulés avec leurs équipages; cette fois encore, c'étaient les gros canons qui avaient le dernier mot. La marine britannique perdit aussi un cuirassé dans la rade de Sheerness; une explosion, dont les causes restent obscures, mais qui ne fut certainement pas l'œuvre d'une torpille ou d'une mine, anéantit ce vaisseau avec les 800 hommes qu'il portait (26 novembre).

Ces incidents pénibles sont toutefois sans conséquence, en raison de l'immense supériorité numérique de la marine anglaise, que la marine allemande n'ose pas affronter dans la mer du Nord. Il est vrai qu'un navire allemand, sorti à la faveur d'un brouillard épais, a pu jeter quelques bombes sur Yarmouth; mais ce fut là une menace et une bravade plutôt qu'une opération de guerre. Grâce à la puissance et à la mobilité des escadres britanniques, auxquelles la France et le Japon prêtent leur concours, le com-

merce des Alliés peut sillonner librement les mers et maintenir avec le monde entier des relations économiques qui écartent tout péril de disette et de stagnation industrielle. La même protection assure aux contingents de l'Empire britannique, comme aux contingents africains de l'armée française, pleine sécurité dans leurs voyages sur mer. Au contraire, l'Allemagne et l'Autriche, dont tous les ports sont bloqués, voient rapidement s'épuiser leurs réserves en denrées exotiques et en matières nécessaires à l'industrie. D'autre part, plus de 400.000 Allemands et Autrichiens, établis en Amérique et ailleurs, ont dû renoncer à rejoindre leurs armées respectives, les Alliés faisant seuls la police des mers; leur suprématie maritime enlève donc aux deux Empires germaniques l'équivalent de dix corps d'armée. Que pèse, au prix de tels avantages, la perte de quelques vaisseaux vite remplacés?

On a continué, en Allemagne, à menacer l'Angleterre d'une invasion par la voie des airs, à prédire les exploits d'une flotte aérienne d'énormes Zeppelins, en construction près du lac de Constance. Deux aviateurs anglais, partis de Belfort, y ont été voir; ils ont bombardé avec succès le hangar des dirigeables à Friedrichshafen. Beaucoup d'autres aviateurs, tant français qu'anglais, ont ajouté des pages glorieuses à l'histoire de l'aéronautique militaire, endommagé des batteries et des voies ferrées, détruit des convois entiers de munitions; mais — il faut le dire à leur éloge — ils n'ont jamais adopté la détes-

table pratique allemande, condamnée par la convention de La Haye qu'a pourtant signée l'Allemagne, qui consiste à jeter des bombes sur des villes ouvertes, tuant des vieillards, des femmes et des enfants, mutilant à plaisir les plus nobles monuments de l'art. Fidèles à la lettre et à l'esprit des conventions internationales, les Alliés ne font la guerre qu'aux soldats. Ils s'honorent de tenir en échec les formidables armées de l'Allemagne; ils s'honorent aussi de ne pas les imiter.

CHAPITRE VII

Les opérations du mois de décembre

De la mer du Nord à la Haute-Alsace, le front allié s'étend sur une longueur de 404 kilomètres, presque partout jalonné de plusieurs rangs de tranchées auxquels s'opposent, en nombre au moins égal, les tranchées ennemies, pourvues de tous les engins d'attaque et de défense que la science la plus inventive a pu créer. Dans ces conditions, et alors même que les effectifs alliés seraient supérieurs, ce qui n'est pas sûr, l'offensive générale dont il est souvent question ne pourrait réussir qu'au prix de sacrifices dont la pensée fait frémir et qui laisseraient les vainqueurs trop affaiblis pour qu'ils pussent poursuivre leurs avantages. Au contraire, une pression lente, sur des points choisis avec discernement, peut

améliorer la valeur stratégique des lignes existantes et ouvrir la voie, sans massacres inutiles, à de nouvelles et fructueuses opérations. C'est cette tactique, pleine à la fois de raison et d'humanité, que paraît avoir adoptée, au mois de décembre, le haut commandement français. Si elle ne nous pas valu de victoires, elle nous a épargné de coûteux revers et elle nous a permis d'assurer à notre front, déjà fort et surtout très élastique, des progrès que les contre-attaques allemandes n'ont pu annuler ou atténuer qu'en partie.

La neige, la pluie, le brouillard, les rafales de la Manche ont rendu pénibles les opérations au bord de la mer ; la zone inondée, encore accrue, en a restreint le développement. Les Alliés, débouchant de Nieuport, ont progressé lentement dans la direction d'Ostende, sous le couvert des canons de la flotte anglaise. Les Allemands ont fortifié avec soin les dunes, en y dissimulant une puissante artillerie. Un coup de main des Belges près de Lambaertzyde, le 26, les rendit maîtres d'une tranchée importante où ils firent un grand nombre de prisonniers. Ils ont ainsi attesté que leurs troupes, si éprouvées par la défense de l'Yser, avaient retrouvé, avec la vigueur physique, tout leur élan.

Une tentative des Allemands pour déboucher de Dixmude sur des radeaux, à travers le lac que la rupture des digues a formé, aboutit, comme on pouvait s'y attendre, à un échec (2 décembre). Deux jours après, les Alliés s'emparèrent de la *Maison du*

Passeur, sur la rive gauche de l'Yser, une des positions les plus fortes de cette région. Les Allemands se décidèrent enfin à évacuer complètement la rive gauche (du 9 au 12) ; puis les Belges prirent pied solidement sur la rive droite (le 23) et il parut que cette petite rivière, rougie de tant de sang, ne devait plus être disputée à ceux qui l'avaient si héroïquement défendue.

Occupant encore des points importants auprès d'Ypres, l'ennemi se résigna moins volontiers à la perte de cette ville, qu'il attaqua, sans succès d'ailleurs, le 10 et le 14. Quelques hameaux au sud furent pris et repris par les Alliés, qui avancèrent avec moins de peine vers le nord-est.

La pression française s'accusa surtout à l'est de Béthune, où la prise du château de Vermelles (1^{er} décembre), suivie de celle de Rutoire (le 5), rendit assez difficile la situation de l'ennemi à La Bassée. La reprise de Givenchy, sur le chemin de Béthune, vint heureusement réparer un léger revers (20 décembre). Plus au sud, nous avons marqué des progrès au nord-ouest d'Arras et vers Noyon ; mais, entre l'Oise et l'Aisne, le tracé des lignes n'a guère varié. Reims resta exposé aux obus qui ne lui furent pas ménagés. A l'est de cette ville, l'occupation de Perthes-lès-Hurlus (le 22), malgré une vive résistance, a récompensé une patiente offensive dont on a comparé les mouvements à des sauts de puce. La saillie que projette sur la ligne allemande l'avant-poste de Saint-Mihiel, avec une tête de pont sur la

rive gauche de la Meuse, a résisté à plusieurs attaques; mais l'ennemi n'a pas gagné de terrain autour de Verdun et il en a perdu autour de Nancy. A l'extrémité est de notre front, dans la Haute-Alsace, nous nous sommes rapprochés de Cernay et d'Altkirch; à la fin du mois, nous avons conquis, perdu, puis repris Steinbach. Cette guerre de siège et d'usure, qui ne laisse pas d'être meurtrière, entraîne aussi une énorme dépense de grosses munitions, toute attaque devant être préparée par une avalanche d'obus. Abondamment pourvus à cet égard, parce que nos importations ne subissent aucune entrave, nous savons que le cuivre, le nickel, les nitrates, tous produits exotiques, commencent à manquer chez nos adversaires; un ordre supérieur, saisi sur un officier allemand, prescrit de ménager les projectiles d'artillerie et de renoncer aux feux de zone. Que sera-ce lorsque la terrible campagne de Pologne aura achevé de dégarnir les arsenaux? Le temps, non moins que le droit, combat pour nous. Ces considérations et d'autres encore expliquent les sentiments de confiance dont le retour du gouvernement à Paris (10 décembre) a été la légitime expression.

Les Russes, dans la Prusse orientale, se sont heurtés à une puissante organisation défensive en arrière de la ligne Gumbinnen-Angerburg et des lacs de la Mazurie (7 décembre). Ils l'ont abordée avec succès et auraient sans doute contraint les Allemands à la retraite sans les graves événements qui, en

Pologne et en Galicie, ont fait passer les opérations du Nord au second plan.

Malgré le péril auquel trois de ses unités avaient échappé à grand peine le 25 novembre, le maréchal de Hindenburg, commandant des forces allemandes et autrichiennes, ne renonça pas à l'offensive sur Varsovie; Guillaume II, dit-on, avait ordonné de l'occuper pour Noël. La prise de cette grande ville, sur la rive gauche de la Vistule dont elle tient les ponts, aurait assuré à l'Allemagne, avec des ressources de tout genre, la domination du réseau ferré de la Pologne et la clef de celui de la Russie; surtout elle aurait éloigné, pour de longs mois, le danger qui menaçait Cracovie, assiégée le 7 décembre, et, après Cracovie, la Silésie prussienne, ses riches usines et manufactures, ses routes vers Breslau et vers Berlin. Renforcée de corps empruntés au front occidental, l'armée allemande se porta en avant, d'entre la Warta et la Vistule, malgré les difficultés que la rigueur du climat et l'insuffisance des lignes de communication ajoutaient à cette audacieuse entreprise. En même temps, une armée allemande descendait de Kalisz vers la Nida et le cours supérieur de la Vistule, au nord-est de Cracovie; une armée autrichienne, reformée au sud des Carpathes, s'apprêtait à les franchir pour tomber sur la gauche de la principale armée russe devant Cracovie (16 décembre).

Il sembla d'abord que le centre russe fût trop faible pour résister à la violente pression du centre allemand. Au cours de combats obstinés sur le front

Ilov-Lovicz-Petrokov (depuis le 4), les Russes se décidèrent le 6 à évacuer Lodz, qui faisait saillie, pour se reporter sur une ligne plus à l'est, celle de Lovicz-Petrokov ; Berlin illumina, crut à une victoire définitive. Fidèle à sa tactique de battre en retraite, chaque fois qu'il s'agit de se rapprocher de ses réserves, l'armée russe fit un pas de plus en arrière (le 18), pour défendre, à 50 kilomètres de Varsovie, le front Sokhatchev-Opoczno, protégé par la Bzoura, la Ravka et une partie du cours de la Pilitza. L'énergie du maréchal s'y brisa (19 décembre et jours suivants). La Bzoura devint, pour l'armée allemande, une autre Yser ; si elle réussit à la franchir sur deux points, ce fut pour en être délogée avec des pertes effroyables (23-26 décembre) et réduite bientôt à la défensive. Les Russes avaient reçu des renforts de l'arrière et n'avaient pas eu besoin, comme au cours de la précédente invasion, d'appeler à eux leurs troupes de Galicie ; c'était là, pour le plan allemand, un premier échec. Vainqueurs sur la Nida, les Russes infligèrent des défaites répétées aux Autrichiens qui débouchaient des Carpathes et leur firent des milliers de prisonniers (surtout le 25). Après s'être retirés de Cracovie sur Tarnov, au delà de la Dunaïetz qu'ils défendirent avec succès (23 décembre), ils reprirent leur marche en avant vers l'ouest, hors de la portée d'un adversaire qui se réfugia dans les montagnes, non seulement vaincu, mais profondément démoralisé.

La bataille s'étendit même au nord de la Vistule,

où l'aile gauche allemande avait à craindre l'avance des Russes sur Mlava ; cette position fut reprise par les Allemands et les renforça, mais sans affaiblir l'aile droite de leurs ennemis.

La Hongrie, très inquiète de l'invasion russe, en vit la menace aggravée ; il a été question de retirer les troupes magyares de l'armée dualiste pour les réserver à la défense de leur pays. Si cette séparation se réalise, la valeur offensive de l'armée austro-hongroise deviendra négligeable, malgré les cadres allemands qu'elle s'est laissé imposer et dont l'arrogance, assure-t-on, a déjà causé des froissements sérieux.

La forteresse de Przemył, à l'intérieur des lignes russes, continua de tenir, mais sa garnison s'épuisa en sorties qui furent repoussées (19, 22 et 30 décembre).

Si la grande lutte resta indécise en Pologne, l'invasion des Autrichiens en Serbie aboutit à un désastre. Après avoir reculé devant le flot des envahisseurs et évacué Belgrade, dont l'occupation fut célébrée avec enthousiasme à Vienne et à Budapest (2 décembre), les Serbes commencèrent à faire front le 3 vers Roudnik, au sud de Belgrade, et se jetèrent avec fureur sur l'aile droite autrichienne. Mal ravitaillés par leurs services d'arrière, épuisés par des marches pénibles dans les montagnes, les Autrichiens lâchèrent pied ; ce fut une débâcle. Les Serbes reprirent Belgrade (14 septembre), où le vieux roi Pierre entra avec le prince héritier Alexandre (le 15). Vingt-huit mille prisonniers, soixante-dix canons,

dix millions de cartouches et plus d'approvisionnements que n'en avaient jamais possédé les Serbes, tels furent les trophées d'une campagne de dix jours (3-13 décembre). Maîtres à nouveau de la rive droite du Danube, les Serbes firent sauter le pont de Semlin.

Bien que les Monténégrins fussent presque à bout de forces, ayant perdu le tiers de leur petite armée, ils surent, de leur côté, opposer une vive résistance, s'emparèrent de Viségrad en Bosnie (12 décembre) et repoussèrent une attaque autrichienne sur le front de Grahovo (le 28).

Dans le Caucase, les opérations furent entravées par l'inclémence du climat, mais elles tournèrent favorablement pour les Russes, qui battirent plusieurs fois les Turcs dans la région de Van (20 et 25 décembre) et les chassèrent, avec l'aide de leur flotte, des positions qu'ils avaient occupées près de Batoum (le 7). Pourtant, dans les derniers jours de décembre, les Turcs reprirent vigoureusement l'offensive au sud de la province de Kars.

La menace d'une invasion vers Suez resta sans effet. L'Angleterre déclara l'Égypte pays de protectorat et déposa le khédivé Abbas Hilmi, pour le remplacer par son oncle Hussein Kamil, qui prit le titre de Sultan; tout lien de vassalité entre l'Égypte et la Turquie se trouvait rompu. Maîtres du Chott et Arab jusqu'au confluent du Tigre et de l'Euphrate, les Anglais, après avoir pris Bassora, menacèrent Bagdad. Les musulmans de l'Empire britannique restèrent tous fidèles; les Arabes se montrèrent hostiles aux Turcs.

La faction au pouvoir à Constantinople s'alarma ; de nouveaux complots se formèrent pour la chasser. Le vieux maréchal Von der Goltz, ancien instructeur de l'armée ottomane, qui était gouverneur de Belgique, se rendit à Constantinople pour y affermir l'influence allemande ; l'Allemagne fit à la Turquie des avances d'argent et les plus belles promesses en cas de victoire commune. Le mécontentement n'en persista pas moins ; la minorité pacifique du parti jeune-turc, ayant à sa tête Talaat bey, semble gagner journellement du crédit.

La révolte des Boers du Transvaal put être considérée comme étouffée à la mi-décembre ; Christian de Wet était prisonnier des loyalistes et Beyers s'était noyé au passage du Vaal (8 décembre).

Au Japon, le Mikado, dans son message au Parlement, déclara que la guerre n'était pas finie pour l'Empire du Soleil Levant (7 décembre), impliquant ainsi la possibilité d'opérations futures en Europe. La dissolution de la Diète japonaise (26 décembre), bien que résultant du refus des députés d'augmenter les troupes de Corée, ne préjuge en rien et ne saurait influencer les résultats des pourparlers en cours ; le Japon, qui a déjà fourni à la Russie un précieux matériel de guerre, peut lui apporter par la voie du Transsibérien, ou apporter à ses Alliés par la voie de mer, une aide plus efficace encore et plus glorieuse pour lui.

Les opérations sur mer se développèrent très activement au mois de décembre. Non seulement les

sous-marins allemands osèrent attaquer Douvres (le 10 et le 13), mais on vit cinq croiseurs de premier ordre, sortis à la faveur du brouillard, bombarder trois villes anglaises, Scarborough, Hartlepool et Whitby (16 décembre) et échapper à la poursuite de la flotte britannique. Ce *raid* audacieux fit 700 victimes, surtout des femmes et des enfants; il n'intimida pas les Anglais, mais fit partager aux neutres leur indignation contre des procédés que condamne le droit des gens. L'Angleterre répondit, le jour de Noël, par une expédition plus hardie encore contre Cuxhaven; des hydravions, convoyés par des croiseurs, bombardèrent les établissements de ce port de guerre et mirent en fuite les dirigeables et les avions allemands accourus pour les combattre. On comprit alors que l'escadre allemande n'était pas en sûreté à l'abri des fortifications d'Héligoland et du canal de Kiel; tôt ou tard, il faudra qu'elle accepte la bataille en mer, ou qu'elle risque d'être détruite dans ses ports.

Un coup sensible fut porté à la marine allemande par la destruction de son escadre du Pacifique aux îles Falkland (8 décembre); ainsi disparurent ces redoutables croiseurs *Scharnhorst*, *Gneisenau*, *Nürnberg*, *Leipzig*, qui avaient défait une escadre anglaise sur la côte chilienne et infligé des pertes énormes au commerce britannique depuis le début des hostilités.

En Méditerranée, un sous-marin français fut pris dans le port de Pola au moment où il allait détruire

des cuirassés autrichiens à l'ancre ; un sous-marin anglais, pénétrant dans les Dardanelles, fit sauter le cuirassé *Massoudieh* (13 décembre).

Le croiseur *Breslau* reparut dans la mer Noire, mais en fut chassé par la flottille russe (le 7). Il en fut de même du *Gæben*, réparé à la hâte, qui put seulement jeter quelques bombes sur Batoum (le 11).

Les Alliés revendiquent de plus en plus la maîtrise de l'air. Leurs avions ont bombardé des hangars de dirigeables à Fribourg en Brisgau, à Metz, à Bruxelles. Ce sont là des besognes militaires, non des massacres de gens paisibles, comme ceux dont les avions allemands se sont rendus coupables en survolant les villes de Pologne, Nancy et Dunkerque. La menace d'un vol de dirigeables colossaux sur l'Angleterre, comme celle des sous-marins de 800 tonnes qui doivent anéantir son commerce, exalte toujours les espérances des Allemands, mais n'a pas reçu même un commencement d'exécution.

L'attitude des pays neutres, reflet de l'opinion qui s'y fait jour par la presse, est moins que jamais favorable à l'Allemagne. Aux États-Unis, toutes les tentatives allemandes pour capter les sympathies ont échoué ; les actes de sauvagerie savante, commis par ordre en Belgique et en France, y ont soulevé l'indignation universelle. Dans l'Amérique latine, même au Chili, l'Allemagne est abhorrée comme perturbatrice de la paix du monde. Le Portugal, lié par un traité avec l'Angleterre, combat déjà les incursions allemandes dans sa colonie africaine

d'Angola. En Espagne, le parti carliste se dit germanophile, bien que le prétendant, dom Jaime, ait affiché des sentiments tout contraires ; mais le roi, les libéraux et les républicains d'Espagne font des vœux pour le triomphe du droit. L'Italie officielle n'a pu être reconquise à la Triplice par l'ambassade extraordinaire de M. de Bülow, ancien chancelier de l'Empire (17 décembre) ; elle a fortifié les liens qui l'unissent à la Roumanie, poursuivi ses armements et occupé Valona en Albanie, qu'on songeait, dit-on, à lui offrir comme prix de sa neutralité. Dans les Balkans, l'attitude de la Bulgarie semblait inquiétante ; décidée aujourd'hui à ne pas se séparer de la Russie, elle laisse les mains libres à la Grèce et à la Roumanie. Celle-ci est d'autant plus sollicitée d'agir que les Roumains des montagnes de la Transylvanie se sont soulevés contre leurs persécuteurs magyars et invoquent son secours. Enfin, dans le nord de l'Europe, les trois rois scandinaves se sont réunis en conférence (18 décembre), pour assurer, par une ligue défensive, la neutralité et la sécurité de leurs pays.

* * *

Au mois d'août, exaltée par ses premiers succès, l'Allemagne aspirait à la domination de l'Europe et voyait poindre, à brève échéance, la réalisation de ce rêve dément. A la fin de l'année, elle songe surtout à se défendre et cherche, par des sophismes puérils, à se poser en victime d'une coalition de haines et

d'appétits. Comme on demandait au Kronprinz son opinion sur la guerre actuelle, il fit cette réponse, laconique comme un mot d'ordre : « Du sang-froid; résister. » Assurément, l'Allemagne a de grandes ressources; mais elle est, avec l'Autriche, dans la situation d'une place assiégée. Coupée du dehors, menacée à l'est et à l'ouest, elle ne saurait échapper aux conséquences d'un investissement dont la pression ne peut qu'augmenter et non décroître. Même les plus insolents de ses publicistes reconnaissent que son étoile a pâli, que la victoire est prête à changer de camp. Maximilien Harden, un bismarckien d'extrême droite, écrit dans la *Zukunft* : « Le devoir nous défend de cacher que nous sommes encore bien loin de notre but et que jamais nous n'avons eu plus d'ennemis. Nous avons contre nous une grande majorité de pays neutres et il se pourrait qu'une nation puissante et deux peuples guerriers de l'Europe orientale fortifiassent encore le front de nos ennemis. Il faut que l'Allemagne veille et soit prête aux plus dures nécessités. » Pour la *Gazette de Cologne*, ce n'est plus une guerre de conquêtes que fait l'Allemagne : c'est la « guerre sainte » pour la protection de ses foyers.

Il serait, de notre part, impolitique, maladroit et contraire d'ailleurs aux idées libérales de laisser croire à l'Allemagne, comme le font ses maîtres, que son existence de nation est en jeu, qu'à ses procédés d'Empire de proie une coalition européenne veuille répondre par des actes aussi cruels, par

l'exercice d'une aussi brutale tyrannie. Ce n'est pas la nation allemande qui est menacée de disparaître, mais l'hégémonie de la caste militaire prussienne, qui a transformé l'Europe en camp, rendu la paix aussi ruineuse que la guerre, semé partout la méfiance et exalté les rivalités nationales jusqu'à la haine. Le règne de la haine doit prendre fin, car c'est le plus scandaleux des anachronismes; les sources vives de haine entre peuples doivent être taries; une contrainte internationale, au service du droit seul, doit mettre un terme aux guet-apens internationaux. Si l'Allemagne savait la vérité — et on la nourrit d'ignorance et de mensonges — elle saluerait elle-même, dans les nuées d'orage qui grossissent sur elle, l'aurore de sa propre libération.

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE PREMIER. — Origines immédiates du conflit .	3
CHAPITRE II. — Les opérations du mois d'août.	13
CHAPITRE III. — Retraite des Alliés et bataille de la Marne (28 août au 12 septembre)..	18
CHAPITRE IV. — Bataille de l'Aisne (13 septembre au 9 octobre).	23
CHAPITRE V. — Bataille des Flandres.	28
CHAPITRE VI. — Les opérations du mois de novembre. .	33
CHAPITRE VII. — Les opérations du mois de décembre .	45

Nancy-Paris. — Imp. BERGER-LEVRAULT.

LES LIVRES PROPHÉTIQUES

- La Protestation de l'Alsace-Lorraine le 17 février et le 1^{er} mars 1871 à Bordeaux, par Henri WELSCHINGER, de l'Institut de France. 1914. Un volume grand in-8, avec 2 fac-similés et une carte, broché. 1 fr.
- Nos Frontières de l'Est et du Nord. *L'Offensive par la Belgique. La Défense de la Lorraine*, par le général C. MAITROT. 3^e édition. 1914. Un volume in-8, avec 8 cartes et 3 croquis, broché. 2 fr. 50
- Les Armées française et allemande au point de vue de l'outillage de guerre. *Leur artillerie, leur fusil, leur matériel. Une comparaison*, par le général MAITROT. 1914. Un volume in-18, broché. 1 fr.
- Questions de Défense nationale, par le général LANGLOIS, ancien membre du Conseil supérieur de guerre. 1906. Un vol. in-12, broc. 3 fr. 50
- La France victorieuse dans la Guerre de demain. *Étude stratégique*, par le colonel ARTHUR BOUCHER (1911). Edition revue et corrigée. 22^e mille. 1915. Un vol. in-8, avec 9 tableaux et 3 cartes, broché. 1 fr. 25
- L'Offensive contre l'Allemagne. *Étude stratégique*, par le même (1911). Edition revue et corrigée. 13^e mille. 1912. Un volume in-8, avec 3 cartes, broché. 1 fr.
- La Belgique à jamais indépendante. *Étude stratégique*, par le même. 5^e mille. 1913. Un volume in-8, avec 2 cartes, broché. 1 fr.
- L'Allemagne en péril. *Étude stratégique*, par le même. 1914. Un volume in-8, avec 6 croquis, broché. 2 fr. 50
- La Guerre au vingtième siècle. *Essais stratégiques*, par le lieutenant-colonel Henri MORDACQ. 1914. Un volume in-12, avec 2 cartes in-folio, broché. 3 fr. 50
- Opinions allemandes sur la Guerre moderne, *d'après les principaux écrivains militaires allemands*. 1912. Trois volumes gr. in-8, br. 3 fr.
- Les Armements allemands. *La Riposte*, par le capitaine Pierre FÉLIX. 1912. Un volume in-8 de 137 pages, broché. 1 fr.
- Le Pangermaniste en Alsace, par Jules FRÉLICH. 9^e mille. 1913. Un volume in-12, avec 16 dessins par HANSI, broché. 75 c.
- Force au Droit (*Question d'Alsace-Lorraine*), par H. MARINGER. 1913. Un vol. in-12, avec 2 cartes dressées par le lieutenant LAPOINTE, br. 3 fr. 50
- La Prochaine Guerre, par Charles MALO. Avec une Préface par Henri WELSCHINGER, de l'Institut. 1912. Un vol. grand in-8, broché. 2 fr.
- Mes Souvenirs, 1830-1914, par Auguste LALANCE. Préface par Ernest LAVISSE, de l'Académie Française. 1914. Un vol. grand in-8, br. 1 fr. 50
-
- La Guerre dans les Vosges et en moyenne montagne. *Principes et données pratiques*, par le colonel R.-J. FRISCH. 1914. Un volume in-18, relié en percaline. 1 fr. 75
- Les Nouvelles Pièces de l'Artillerie allemande. 1914. Brochure in-8, avec 3 figures. 75 c.
- L'Armée allemande après sa réorganisation, par le lieutenant-colonel Walter von BREMEN. Traduit par le lieutenant Jean SCHMIDT. Avec l'emplacement des troupes en 1914. Un volume in-8 étroit, avec le portrait de Guillaume II, broché. 1 fr. 50
- État militaire de toutes les Nations du monde en 1914. Un volume in-8 étroit de 180 pages, broché. 1 fr. 25

La Grande Guerre par les Artistes, paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois, à partir de novembre 1914, par fascicules de 8 planches (format 32x25). Prix de chaque fascicule 80 c.

PAGES D'HISTOIRE, 1914

Série de fascicules in-12, brochés.

1. Le Guet-apens. 23, 24 et 25 juillet. — Le Choix du Moment. — L'Ultimatum autrichien. — L'Emotion en Europe. 40 c.
2. La Tension diplomatique. Du 25 juillet au 1^{er} août. — Les Tentatives de Médiation. — La Déclaration de Guerre à la Serbie. — Mobilisations autrichienne, russe et allemande. 60 c.
3. En Mobilisation. 2, 3 et 4 août (1^{er}, 2^e et 3^e jours de la mobilisation). — Le Message à la Nation française. — Les Violations de Frontières. — Les Ultimatums allemands. 60 c.
4. La Journée du 4 août. — Le Message au Parlement. — La Session extraordinaire. — Commentaires des grands journaux 60 c.
5. En Guerre. Du 5 au 7 août (4^e, 5^e et 6^e jours de la mobilisation). — La Bataille de Liège. — Escarmouches en Lorraine. — Premières prises navales. 60 c.
6. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre. Suite chronologique des dépêches du Gouvernement français.
— I. Du 5 au 14 août (4^e au 13^e jour de la mobilisation) 60 c.
7. — II. Du 15 au 31 août 60 c.
8. — III. Du 1^{er} au 30 septembre 60 c.
9. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».
— I. Les Premiers-Paris. Du 15 août au 3 septembre. . . . 60 c.
10. — II. Les Premiers-Bordeaux. Du 4 sept. au 21 octobre . . 60 c.
11. A l'Ordre du Jour. — I. Du 8 août au 18 septembre 60 c.
12. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.
— IV. Du 1^{er} au 31 octobre 60 c.
13. A l'Ordre du Jour. — II. Du 19 au 29 septembre. 60 c.
14. — III. Du 2 au 14 octobre. 60 c.
15. Les Pourparlers diplomatiques (23 juillet-4 août).
— I. Le Livre bleu anglais. 60 c.
16. A l'Ordre du Jour. — IV. Du 15 au 26 octobre. 60 c.
17. — V. Du 28 octobre au 1^{er} novembre. 60 c.
18. Les Communiqués officiels depuis la déclaration de guerre.
— V. Du 1^{er} au 30 novembre 60 c.
19. A l'Ordre du Jour. — VI. Du 6 au 10 novembre. 60 c.
20. Les Pourparlers diplomatiques.
II. Le Livre gris belge (24 juillet-29 août) 60 c.
21. — III. Le Livre orange russe (10/23 juillet-24 juillet/6 août) . 60 c.
22. — IV. Le Livre bleu serbe 60 c.
23. La Séance historique de l'Institut de France. Lundi 26 octobre 1914 60 c.
24. Extraits du « Bulletin des Armées de la République ».
— III. Les Premiers-Bordeaux. Du 24 octobre au 9 décembre. . 60 c.